

SAMBE

Bulletin de la Société des Amis de Mongo Beti

N° 3 – Premier semestre 2004

Odile Biyidi Awala : Compte rendu de l'AG. p.1
Fabien Eboussi Boulaga : Ecrire aujourd'hui : à quoi bon ? p.1
Patrice Nganang : Ecrire aujourd'hui. p.5
O. B-A : Sur un tombeau. p.7
Cotisations et adhésions. p. 8

Le cinq mars 2004, l'Assemblée générale de la Société des Amis de Mongo Béti s'est réunie à La librairie des Peuples Noirs à Yaoundé.

Au bilan de l'année 2003 on compte la journée « Patrimoine » du 26 juin à Yaoundé. Nous reproduisons ici les interventions de deux écrivains lors de cette journée, celle de Fabien Eboussi Boulaga et celle de Patrice Nganang. Le 7 octobre nous nous sommes retrouvés à Akometam autour de la tombe de Mongo Béti et le lendemain, à la librairie des Peuples Noirs, où des exposés ont été faits sur le thème « Mongo Béti et les journaux », nous avons notamment écouté Pius Njawé. L'année 2003 a vu également la réimpression ou la réédition de trois œuvres : Le Pauvre Christ de Bomba à Présence Africaine, Perpétue chez Buchet-Chastel et Main basse sur le Cameroun à La Découverte.

Le Conseil d'administration a été reconduit, avec trois nouveaux membres : Abel Eyinga, Ambroise Kom et Guy Ossito Midiohouan.

Des adhérents ont déjà renouvelé leur cotisation pour 2004. Nous demandons à nos amis de le faire à l'aide du bulletin p.8.

Nous espérons mener à bien quelques projets de rencontres et d'édition au cours de cette année 2004. Nous comptons pour cela sur toutes les idées et les bonnes volontés.

Odile Biyidi Awala

Ecrire aujourd'hui : à quoi bon ? (par Fabien Eboussi Boulaga, philosophe)

Les organisateurs, si je les ai correctement compris, m'invitent à vous entretenir de l'écrivain africain engagé, du contexte et des conditions dans lesquelles il crée ses œuvres. Ce faisant, je ne dois pas manquer de décrire les ruses et les stratégies grâce auxquelles il réussit à surmonter ou à tourner les obstacles auxquels il se heurte, étant entendu que le plus formidable ou le principal d'entre eux est politique. Ces indications et quelques autres me laissent voir avec précision qu'ils savent ce qu'ils veulent et qu'ils auraient tout aussi, bien pu vous dire très clairement ce qu'ils exigent de moi. Pourquoi ne le font-ils pas ? Auriez-vous besoin d'une pincée d'épices exotiques de l'aura magique de ce qui vient de contrées lointaines pour prêter attention aux réalités simplement humaines qu'ils désirent vous faire entendre ? Je ne le pense pas. Vous n'avez pas besoin de tels appâts. Vous êtes dans un monde où tout se sait ou peut se savoir. La télévision, les reportages, les films documentaires, parfois le livre et le journal écrit vous font pénétrer, pour peu que vous le souhaitiez et vous en donniez la peine jusque dans les recoins les plus inaccessibles de notre planète. Ils vous offrent le spectacle de modes de vie les plus divers, notamment celui de la misère du monde, de notre monde de guerres civiles et tribales, de la violence déchaînée, des famines, des épidémies et de colossales calamités naturelles. Tout cela vous est connaissable et accessible par des voies multiples.

Si vous êtes cependant là en ce moment avec nous, c'est que vous privilégiez les rencontres humaines, les face-à-face, les regards qui se croisent, les intonations d'une voix troublante communiquant une indéfinissable vibration à des banalités, le poids de la vie ou de la souffrance. J'ai donc supposé que vous qui êtes des personnes engagées, quel que soit le sens de ce mot, souhaitez d'éprouver la charge d'humanité qu'il prend au feu d'autres expériences. Les organisateurs me donnent l'impression de comprendre parfaitement cette notion d'engagement.

I. Ecrivain écrivain.

Je dois, quant à moi, avouer mon ignorance ou du moins mes doutes, mes perplexités. Je suis encore plus embarrassé quant il me faut m'associer au personnage de l'écrivain. Je ne suis pas certain de savoir qui mérite ce titre et qui est habilité à le conférer: **Mongo Beti** a noté des fluctuations et des discriminations dans ce domaine commandées par des considérations partisans, pour exalter, promouvoir ses amis et ses alliés, rabaisser, diminuer ses adversaires ou ses ennemis idéologiques. Quel est le principe ou la ligne de démarcation entre l'écrivain et l'écrivain ? Qui fait autorité dans le tracé des frontières ? **Mongo Beti** préférerait parler de "personnalité littéraire" pour éviter ces questions sans réponses.

II. L'engagement.

Qu'est-ce que l'engagement ? Ce que je sais d'expérience première, c'est ce que suggère la métaphore opposée, à savoir le "dégagement" ou le "désengagement". Dès avant même que nous ne puissions parler, nous sommes couverts de tatouages, qui proclament que nous ne nous appartenons pas mais à des groupes qui nous ont déjà engagés dans les rets ou un réseau d'obligations, de charges, de sanctions, avec ou sans leur contrepartie de droits, d'avantages et d'immunités. Quand nous nous éveillons à nous-mêmes et à notre responsabilité, nous sommes du fait de notre situation et de nos solidarités prédonnées, déjà insérés dans des structures d'allégeances, de soumission et d'exploitation, à la traîne de mots, de représentations et de croyances qui précèdent nos jugements et nos décisions, nos pensées, notre vouloir et nos actions. Nous pouvons ainsi passer la vie à expier une enfance et une jeunesse capturée, à nous dégager ou à nous désengager des innombrables entraves où nous trouvons toujours déjà pris.

J'ai le sentiment que je n'ai jamais écrit que pour me dégager de l'activisme de l'offre du prêt-à-porter doctrinal, idéologique, économique, politique et culturel. Beaucoup se sont usés à se désengager de la camisole de force, du modèle du salut unique, du développement ou de l'évolution téléologique, selon la flèche du temps dont l'Occident est le vecteur. Il prend de nombreuses figures, qui ont cependant un air de famille, et qui scandent notre histoire: la vraie et unique religion du Dieu unique et véritable, la civilisation unique et véritable, la Race unique et véritablement unique. La Révolution politique, industrielle et scientifique, l'économie de marché et la démocratie libérale comme récapitulation et consommation des temps, comme fin (teleos) de l'histoire. Tel est le système invariant de toutes sortes de variations, qui nous donnent le vertige et nous font tourner en rond. Voilà pourquoi, comme le note le dicton populaire, "Plus ça change, plus c'est la même chose". Le contre-pied en est une simple inversion, qui nous maintient dans le même genre, le même cercle vicieux.

Aussi peut-on affirmer que le dégagement est la condition préalable nécessaire à tout engagement qui ne soit pas simplement réactif, activisme naïf, "rivalité mimétique". Il est indispensable pour éviter de ne s'en prendre aux effets ou aux conséquences.

Le dégagement est plus contre les séductions des idoles de la puissance triomphante et de tout ce qui l'accrédite comme Destin, la confortent dans ses prétentions d'unicité, et de nécessité incontournable qui exige jusqu'aux sacrifices humains. Sans ce travail sur soi, l'engagement tombe dans l'agitation et la superficialité ou dans le fanatisme aveugle et ses "terribles simplifications". Avec l'exigence permanente du dégagement, il masque la solitude, l'incompréhension ou même l'hostilité et la haine des militants primaires, de tous ceux pour qui la réflexion est ennemie des convictions compactes et des causes sacrées, c'est-à-dire au-dessus de toute discussion, du doute et de la suspicion. J'allais oublier les opportunistes qui jouent le jeu de l'engagement et lui reprochent de prendre trop au sérieux, au risque de bloquer les retournements d'opinions et les changements de camp, des renversements d'alliances.

Les slogans que fabriquent continuellement les officines des organismes multilatéraux, ceux des puissances commerçantes, militaires et politiques. Ils nous étouffent, nous rendent aphones, demi--sourds et nous ôtent tout répit pour nous recueillir et réfléchir. Ils font écran entre notre pensée, notre faculté de juger et la réalité. Le dégagement est aussi un combat incessant entre cette emprise qui nous met sous influence et sous hypnose, ce vampirisme qui nous vide de notre âme, faisant de nous des zombies, et qui fait de notre histoire celle qu'elle est trop souvent, une histoire de fou, "narrée par un fou, pleine de bruit et de fureur et ne signifiant rien". Voilà pourquoi, il importe de rompre ce charme maléfique, en hurlant comme **Ez. Mphahlele** jadis: "*Laissez-moi tranquille. Toute ma vie* écrivait-il dans *Down Second Avenue, les gens se sont acharnés sur mon âme; ils la tiraient en tous sens. J'ai*

été usé par des contrôles incessants, par une évangélisation (propagande) enthousiaste, par la surveillance brutale (ou insidieuse) de la police (armée ou idéologique). Tant de mains se sont tendues vers moi, et tant de voix ont susurré à mes oreilles dans le rythme idiot d'un train en marche que je vais crier: laissez-moi tranquille (let me alone)".

Je me reconnais dans cette révolte contre tout dispositif préventif de la liberté de se voir tel qu'on est et non comme on doit être conformément aux normes des dominants, contre la possibilité d'être pleinement humain de façon différente. Il faut recouvrer la liberté de regard et d'expérimentation, sans ce Surmoi qui comprend, intègre ou neutralise avant même que nous ayons rien dit ni rien fait, qui nous fait "honte de commencer", nous étouffe. Le maillage serré du temps et de l'espace par le prosélytisme de l'offre du sens sous les espèces sous de la technologie, de l'histoire, de l'économie mondialisée du marché, le confort standardisé obligatoire, la démocratie libérale. Il nous dépouille de tout, de nous-mêmes, à la pauvreté radicale, **Kant** dirait transcendantale.

Vous m'avez demandé de parler d'engagement. Voilà que je disserte sur le dégagement. De plus, je vous parle de ce que je pense ou crois. J'étales ma subjectivité, alors que vous attendiez légitimement autre chose, une approche plus distanciée et plus objective, tenant de l'histoire et d'une sociologie fonctionnelle, de l'écriture ou des écrivains politiquement engagés.

1. La première raison de cette digression si elle en est une, est que je parle aujourd'hui, au moment où le mot d'engagement est tombé en désuétude ou s'est abâtardi ou en objet de farce quand un historien des médias se proclame laïc engagé. Aujourd'hui l'écrivain engagé appartient au passé

2. La deuxième raison est que pour faire justice au passé et espérer une reprise non du mot, mais des questions et de la force motrice, derrière lui, il faut le situer sur un plan qui en dévoile le caractère spécifique et irréductible, sa nature d'exigence politique enracinée dans les tensions d'une éthique de l'esthétique.

III.Histoire.

a) L'engagement caractérise la littérature de combat qui précède l'indépendance. Elle proteste contre les abus de la colonisation, le racisme, le travail forcé, l'exploitation, des génocides institutionnalisés. La colonisation est un vaste crime contre l'humanité. Elle dénonce l'hypocrisie de l'humanisme qui en est le point d'honneur et la justification. Les protagonistes de cette lutte s'inscrivent dans un vaste mouvement: le panafricanisme. Le remède radical est proposé par le matérialisme qui lutte pour la souveraineté étatique: la légitimation du colonialisme a pour fin l'indépendance et l'avènement d'un Etat-nation. C'est la période héroïque.

b) À cette étape, certains des militants d'hier disent adieu aux "armes miraculeuses" de la parole et de la plume révolutionnaire. L'indépendance acquise est entrée dans la terre promise. C'est une sorte de fin de l'histoire. Il suffit maintenant d'administrer, de gérer et de développer, ce qui reste à faire est donc la mobilisation pour le développement économique, social et culturel. C'est ce dernier aspect qui fait continuité avec la phase précédente. La renonciation d'une originalité, le combat pour l'affirmation d'une authenticité culturelle. Pour le reste, il faut s'abstenir de ce qui pourrait gêner la coopération et l'aide indispensable à un jeune Etat. Les auxiliaires et les intermédiaires ou "middlemen" de ce colonialisme deviennent les fondés de pouvoir du néocolonialisme. L'indépendance n'a pas inauguré une nouvelle ère.

c) Il s'instaure aussitôt des régimes autoritaires ou dictatoriaux de partis uniques. Peu important les idéologies dont ils se réclament et les causes dont ils se disent les défenseurs. Quatre cas de figure se présentent:

- D'autres poètes et romanciers entrent dans l'administration, servent le régime en écrivant le discours des présidents, les programmes du parti.
- D'autres sont contraints à l'exil, d'y rester ou d'y partir.
- D'autres demeurent et organisent une résistance passive et silencieuse, coupés d'escarmouches, d'actions symboliques, d'actes audacieux ou téméraires aussitôt sévèrement punis.
- Les institutions universitaires, notamment les instituts des sciences sociales demeurent des lieux de "subversion".

d) Les dictatures civiles et militaires mènent la répression à de telles extrémités que la résistance passive elle-même n'est plus tolérée. Les universités sont mises au pas, dépecées, et leurs membres

disjoints jetés aux quatre vents : il n'y a plus de place que pour le griotisme, le discours de l'allégeance et de la flagornerie.

e) La voix de quelques exilés ne se fait plus entendre que de loin en loin, de plus en plus faiblement.

f) Le temps de la relaxation de la répression arrive en même temps que les programmes d'ajustement structurel. La libéralisation politique est le point d'honneur de dérégulation économique imposée par la Banque mondiale et le Fonds monétaire international. Dans un pays endetté, de chômage accéléré, aux salaires diminués, c'est la galère, la lutte jour après jour pour la simple survie: manger, payer son loyer, ses factures.

g) Les organisations non gouvernementales des droits humains sont les lieux de militance captive, de moyens de survie, quand elles sont les porte-parole ou les amplificateurs des slogans des organismes multilatéraux.

h) En fait, l'engagement militant ne s'exerce que dans les journaux privés. Ce sont les journalistes qui connaissent la persécution. Les auteurs confirmés, pour se faire entendre doivent exprimer leurs opinions dans la presse écrite. Mais, que vaut celle-ci ? De quel poids pèse-t-elle ? Il n'en est pas moins vrai que le héros de cette dernière phase qui va à son déclin aura été le journaliste.

i) Les écrivains du dedans, quand il y en a, se perdent dans les problématiques éculées et imaginaires du conflit entre la tradition et la modernité, la culture africaine et la culture occidentale... Ceux du dehors, pour capter se mettent au goût du jour, des modes littéraires avec des ingrédients empruntés aux tourments et aux dilemmes de l'immigration sans oublier l'évocation d'une Afrique de plus en plus virtuelle et esthétisée. Il y a des réussites exceptionnelles d'une grande signification pour l'avenir. J'y reviendrai.

Ajoutons enfin que la littérature africaine, transformée en objet d'enseignement et d'exercices dans un système éducatif en constante paupérisation, reflète grimaçant de l'idéologie sauvage ambiante a largement caractérisé et dénaturé les œuvres des écrivains des époques héroïques, du naturalisme et l'autre racisme pour les intégrer à son désordre mental. Sont omis les ouvrages qui font le procès de la période postcoloniale ou le bourreau n'est pas simplement l'autre. Pour récapituler, l'engagement a pris les formes du panafricanisme antiraciste et de la réhabilitation ou réaffirmation de la pleine humanité du négro-africain, de la lutte pour l'indépendance et la promotion des Etats-nations, le combat contre l'exploitation économique et pour l'égalité sociale contre les formes insidieuses de recolonisation et de retour au racisme.

Mais la place de l'écrivain n'a cessé de diminuer jusqu'à l'évanescence ou à une éclipse totale: l'autoritarisme intolérant, la paupérisation grandissante, et l'opposition de la presse ou tout écrivain courageux peut dénoncer les abus du quotidien, exiger des dirigeants de rendre compte de leur gestion au cas par cas et au jour le jour. Cette trajectoire et ce déclin sont l'expression de la dévaluation des expériences et des idées africaines de la marginalisation de notre continent. Peut-être l'engagement, c'est-à-dire l'enrôlement de l'écrivain et de son talent dans la lutte pour les grandes causes de l'émancipation a-t-il rempli sa mission historique ? Quel bilan ? Il est positif, surtout par comparaison avec d'autres efforts. D'abord face à l'économisme et au développementisme, les écrivains engagés ont rappelé la dimension morale et culturelle de la crise africaine.

La contribution de la littérature engagée de cette période peut-être résumée dans les termes suivants de **Paul Tiyambe Zeleza** in *"Manufacturing African Studies and crises"*, Codesria Book Series, Dakar, 1997:

*"Long before these African social scientists had discovered the social movements in the 1980s, African writers, almost from the dawn of independence, knew that the masses were dissatisfied and hungry for meaning change. The rhetoric of nation building and development could not fool **Ousmane Sembene** 1960 1986 restive workers, **Ngugi wa Thongo** 1967 militant peasants, **Bessie Head** 1969-1971 rural exploited women, and **Buchi Emecheta** 1979 urban working class women. Achebe 1963, 1966 and Azi Kwei Amah 1968 showed the economic and cultural hollowness of modernization, before African and africanist scholars discovered from the 1970s, through the lenses of dependency theory imported from Latin America, that the venerated god had no clothes. And writers as diverse as **Alex la Guma** 1972 from the dungeons of apartheid to **Ama Ata Aidoo** 1972-1979 from the faded Black Star, had been bemoaning exploitation and celebrating the struggles for liberation by the oppressed social classes, peoples, and women, long before academics, variously inspired by Marxist, feminist, and*

other radical ideologies, began systematically investigating and championing equality and empowerment.

Thus, the social forces behind Africa's present struggles for democracy have been consistently chronicled, disserted, and applauded in African literature in the last three decades. At the heart of the drive for democratisation lies the fact that the postcolonial state and the ruling elite have lost legitimacy, as **Peter Abrahams** 1956 predicted it would in *A wreath for Udomo* before Fanon 1961 wrote his angry, prophetic, and influential critique of nationalism and the postcolonial order, *The Wretched of the Earth*. The reasons for this and dimensions of the loss are many and varied. They are political, economic, social, cultural, and moral. It is now hard to remember the euphoria that greeted independence, which was won after long and difficult, and sometimes protracted, guerrilla struggles. Independence, it was believed, signalled the end of Africa exploitation and humiliation and marked the beginning of a new era, the emergence of what Nkrumah 1964,1965 called the African personality into the world stage".

Ce ne fut pas sans le payer au prix fort:

"African literature has also been political in the way it has been received by both Africa's dictatorial regimes and popular audiences. As is well known, a great number of African writers have had their works banned by these regimes, many have been jailed for long terms, and not a few have been killed or hounded into involuntary exile **Jeziro** 1992: 353. The list of prominent African writers who have suffered detention or been forced into exile is a long and depressing one. From South Africa are **Alex La Guma, Dennis Brutus, Breyten Breytenbach, Bessie Head** and **Njabulo Ndebele**. Across the Yambeyi, in my own home land, are **Felix Mnthali** and **Jack Mapanje**. Kenya has is **Micere Mugos** and **Ngugi wa Thongo**, Somalia is **Nurrudin Farahs**, Egypt it **Nawal el Saadawis**, and Nigeria is **Festus Izazis** and **Wole Soyinka**".

Ecrire aujourd'hui (par Patrice Nganang, romancier)

Je suis très honoré et très flatté de pouvoir prendre la parole ici en cette occasion - on dit d'habitude que les funérailles sont heureuses parce qu'on y rit, parce qu'on n'y pleure plus, donc je voulais dire en cette occasion triste, mais je dis cette occasion heureuse -, de pouvoir se remémorer le travail de notre écrivain le plus grand, le plus influent, et celui qui a certainement le plus marqué notre histoire intellectuelle, l'histoire de notre imagination et l'histoire de nos rêves. Je dirais très peu l'histoire de nos combats parce que ses combats ne sont pas les miens, et parce que je n'ai pas connu Mongo Béti. Je vais dire pourquoi ses combats ne sont pas les miens, et certains dans cette salle peut-être vont se reconnaître dans ma biographie, parce que je suis quand même né au Cameroun en 1970, c'est-à-dire durant une période où ne lisait plus Mongo Béti. Je ne sais pas si on le lisait avant. Je n'étais pas encore là. Mais nous l'avions tout de même au programme, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui. Je suis né donc, on dirait dans le coeur de la dictature la plus terrible. Et c'est après être sorti du Cameroun que je me suis rendu compte de ce fait. Cela veut dire que les débats, lorsqu'on parle d'UPC, du Manidem, etc, je ne les connais pas. Cela veut dire que lorsqu'on parle de l'histoire du Cameroun des années 50 ou 60, je ne la connais pas. Cela veut également dire que lorsqu'on mentionne même des noms comme Ouandié, Um Nyobé, ainsi de suite, je sais que je n'avais pas le droit de mentionner ces noms, et lorsqu'on mentionne également le prénom Ruben, je sais que les gens n'avaient pas le droit de s'appeler Ruben. Ça veut donc dire concrètement que je suis passé à côté de Mongo Béti et je crois que beaucoup sont également passés à côté de lui. Cela dit, nous avons tout de même grandi au Cameroun et nous nous sommes forgé une certaine conscience des choses, une certaine volonté de pouvoir dire notre présent. Dans ce domaine-là, je pense les quelques écrits que nous avons ou que j'ai lus de Mongo Béti ont été très importants. En fait, les seuls livres que j'ai lus de lui, à cette époque, c'étaient *Ville cruelle*, quelque temps après : *Mission terminée*. Ces deux livres m'ont tout de même montré qu'il était possible d'être écrivain. Dans quelle mesure cela est possible, ce que cela veut dire d'être écrivain ? Je le dis parce qu'il y a une phrase de Mongo Béti qui me revient toujours dans la tête, « j'aime ma mère. Aïe ! Je l'aime comme tu ne peux pas le savoir ». Je me suis toujours demandé comment l'amour d'une mère peut faire si mal. Et il aura bien fallu que, recherchant un peu les dates, cherchant certaines informations sur l'écrivain, il aura fallu que je me rende compte qu'il avait passé, qu'il devait passer, après avoir écrit cette phrase, trente ans sans voir sa mère, c'est-à-dire qu'il avait écrit cette phrase, certainement comme il dit dans des textes, dans un roman naïf, son

premier roman, sans soupçonner, que « j'aime ma mère. Aïe! Je l'aime comme tu ne peux pas le savoir » marquerait sa vie. Lorsque je pense au métier d'écrivain, c'est à ça que je pense, c'est-à-dire des phrases fortes, parfois prémonitoires, qui peuvent être destructrices mais qui communiquent la réalité d'un certain nombre de choses. Je le dis parce que nous savons certainement tous ce que c'est que de n'avoir pas vu sa mère, mais je ne sais pas s'ils sont nombreux, ceux qui savent ce que c'est de ne l'avoir pas vue pendant trente ans. Moi, je ne l'ai pas vue pendant trois ans et je sais que j'en souffre, c'est pourquoi j'ai couru pour venir dans ce pays. Pour la voir. Revenant sur cette phrase de Mongo Betti, elle m'a appris ce que c'est que d'écrire.

Il y a beaucoup d'autres choses que j'ai apprises des quelques autres livres de Mongo Betti que j'ai lus. Chacun dirait *Main basse sur le Cameroun*, mais moi, j'ai lu *Main basse sur le Cameroun* lorsque j'avais déjà l'âge de lire des livres politiques, donc, pas à l'époque où *Main basse sur le Cameroun* était presque un mythe. Cependant, lorsque je l'ai lu, durant cette période où on pouvait acheter un tel livre au poteau, en 90, ce livre m'a quand même changé. Parce que je crois, il est important d'écrire le réel, mais il est aussi important de savoir que le réel que nous voyons peut aussi être autrement. C'est-à-dire qu'il n'y a aucune évidence que nous soyons dans cette salle et nous parlions en français alors que nous sommes Camerounais. Rien, mais alors rien ne nous oblige à le faire. Pour des choses aussi simples, il aura fallu que je lise ce bouquin. Par rapport à l'histoire du Cameroun, on nous a appris une histoire écrite dans les livres que nous connaissons mais lisant ce livre, je me suis rendu compte que l'histoire peut être écrite autrement, c'est-à-dire que les données de base que nous avons reçues à l'école, les chuchotements que nous avons entendus, les peurs que j'avais écoutées à côté de moi peuvent également être éteints pour laisser place, je ne dirais pas à la vérité, parce que je ne crois pas que l'historien cherche la vérité, mais au moins à une perspective différente. Et ce droit à la différence, il aura bien fallu que je l'apprenne.

Cela dit, ces deux canevas de ma formation, que je crois être la formation de beaucoup d'entre nous, ayant été placés, je dois dire que lorsque je pense à Mongo Betti ici maintenant, j'ai eu la chance de publier quelques textes sur lui. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit dans ces textes. J'essaierai d'élaborer ce que je pense maintenant. Je pense à un certain nombre de choses, y compris le fait que Mongo Betti n'est pas là, et que ce qui reste de lui, c'est vrai, c'est un tombeau mais c'est aussi et surtout ses livres. Et lorsque je pense aux livres, je pense d'habitude à deux choses. Je pense à une librairie, il en a une, qui fait honneur à cette ville. Tous les livres que j'écris, je souhaiterais qu'ils soient vendus dans cette librairie. Heureusement, la librairie est là, donc elle existe. Mais ce qui n'existe pas, c'est une bibliothèque nationale. Cela dit, les livres existent aussi ailleurs, c'est vrai, au poteau. Mais une évidence comme entrer dans une bibliothèque nationale, une bibliothèque où le patrimoine, où les pensées, les rêves, les espoirs, les insultes, les mensonges, les vérités des Camerounais et du monde entier seront ou seraient conservés, il faut la créer pour y mettre dans son lieu le plus grand la pensée, les écrits, les textes, les combats de Mongo Betti. Pourquoi est-ce important pour un jeune écrivain ? C'est important parce que j'ai grandi dans un pays où c'est un problème d'avoir le livre. Ce livre-là qui peut être disponible gratuitement dans une bibliothèque nationale. Les livres de Mongo Betti qui y seraient disponibles aideraient beaucoup. Ça m'apprendrait à écrire. Parce que de lui, ce que j'ai appris, je l'ai dit dès le départ, c'est apprendre à écrire, apprendre la force des mots, apprendre que lorsqu'on se met devant une feuille blanche, une feuille vierge, c'est vrai que l'on peut recréer le monde, mais en toute sincérité, des milliards de personnes l'ayant fait avant soi, on devrait se donner la peine de lire ce qu'elles ont écrit. Et en tant que jeune Camerounais, j'ai l'honneur d'être né durant une période où avant moi, il y a Mongo Betti, et je dirais également René Philombe, Francis Bebey et ainsi de suite. Donc bibliothèque nationale, page blanche, mais aussi la certitude qu'on peut recréer le monde, qu'on peut le refabriquer, que ce qui est là devant nous n'est pas évident, qu'il peut toujours être différent. On se heurte en tant qu'écrivain, lorsqu'on essaye d'apprendre à écrire, à un certain nombre de choses dont la première est la loi du silence. Je m'appelle Alain Patrice Nganang, et Nganang est un nom Bazu, c'est-à-dire que je suis Bamiléké. Alors, lorsque j'ai lu *Main basse sur le Cameroun* qui, entre nous, est un livre qui parle des Bamilékés, je ne savais pas qu'il y avait eu un génocide chez les Bamilékés. Je n'avais jamais su qu'il y avait eu des centaines et des milliers de morts dans ce peuple qui est le mien. C'est-à-dire que le village dont je suis originaire avait été brûlé. Je ne l'avais jamais su. La loi du silence. Écrire donc, c'est certainement rompre cette loi du silence. Prendre la parole aujourd'hui, écrire sur une feuille blanche en tant que quelqu'un qui s'appelle Alain Patrice Nganang, c'est-à-dire quelqu'un d'origine Bazu, d'origine Bamiléké, ça veut dire beaucoup de choses. Ça veut dire qu'on ne

peut pas passer en deçà d'un génocide qui est tu. Et revenant donc sur un texte comme *Main basse sur le Cameroun*, voilà le b-a-ba de ces choses qui ont été dites déjà et sur lesquelles un discours, une conscience, une vision du passé, une vision du présent, de l'avenir pourraient et même devraient être construites.

Rompre le silence veut dire également connaître son passé, se connaître. Ça veut dire aussi accepter de parler des tragédies que l'on aura traversées. Bien sûr, cela dit, ce que j'aurai appris, c'est autre chose. C'est que rompre le silence veut certainement dire dompter la peur. Cela, je crois, est très important lorsqu'on est devant une feuille blanche, en écrivant. Dompter la peur veut dire avoir le courage de mentionner une première phrase sur cette feuille, quel que soit le sens de cette phrase mais aussi, ça veut dire avoir la liberté fondamentale d'écrire n'importe quelle phrase sur une feuille blanche. Et ça veut dire rompre avec l'auto-censure. Étant né et ayant grandi dans l'une des périodes les plus sombres de ce pays, nous savons ce que c'est que l'auto-censure. Que chaque phrase qu'un jeune écrivain écrit est un combat permanent contre le silence. C'est un combat permanent. Même pas contre la police. J'ai l'honneur d'avoir à côté de moi et devant moi des personnes qui ont souffert. Et je peux dire que je n'ai pas ou pas encore souffert. Mais le combat contre son propre silence, cela déjà, il aurait fallu que l'on l'apprenne.

J'ai dit le courage de penser différemment. Ça veut dire pour moi, par exemple ceci: durant ce débat, j'ai entendu beaucoup de fois le mot « intellectuel », mais ne pourrait-on pas se poser la question de savoir si nous avons besoin des intellectuels ? Pourquoi tout le monde qui est dans une salle comme celle-ci, pourquoi tous ceux qui pensent dans la mémoire de Mongo Béti devraient toujours avoir comme modèle d'action et de pensée l'intellectuel ? Est-ce qu'on ne peut pas s'en foutre aussi ? Est-ce qu'on peut oser penser différemment ? J'ai déjà dit que nous sommes Camerounais et certains dans cette salle ne sont pas Camerounais. Mais alors, qu'est-ce qui nous oblige à avoir la France comme point de référence ? Qu'est-ce qui nous oblige à l'avoir, Mongo Béti inclus, comme la source, comme notre bibliothèque de référence ? Qu'est-ce qui même nous oblige à dire la possibilité de penser différemment ? Je crois que ce que je soulignerai toujours chez Mongo Béti, c'est le courage de l'imagination. Certainement, on a parlé de son côté combattant, on a parlé du côté militant, on a parlé du Mongo Béti politique, mais je pense qu'il y a cette joie que l'on a encore chez nous de raconter des histoires, de raconter des histoires dans les bars, de raconter des histoires dehors, en parlant, en riant, de parler de n'importe quoi, en fait de réinventer le monde et donc d'utiliser son imagination, de rêver, et même de vouloir quitter ce pays. De rêver tout simplement. Je n'oublierai jamais que Mongo Béti est le romancier Camerounais le plus productif, celui qui a raconté le plus d'histoires. Ailleurs, on dirait celui qui a menti le plus. Parce que ces histoires, pourquoi devraient-elles être vraies ? La force de réinventer le monde, de reconstruire le Cameroun en permanence.

J'ai donc intitulé mon propos « écrire aujourd'hui » tout simplement pour dire qu'écrire aujourd'hui devrait être un acte gratuit. Pourquoi est-ce que ça ne le serait pas ? D'autant plus qu'écrire, c'est déjà être courageux, c'est prendre l'héritage qui aura été donné par la bibliothèque de notre savoir, de notre imagination, de s'en servir pour remplir un feuille blanche, avec cette feuille blanche, rompre le silence, rompre un long silence qui tait des crimes aussi crapuleux que des génocides pour pouvoir refabriquer la réalité que nous connaissons. Ainsi donc, je relis Mongo Béti, et toutes les fois que je le relis, c'est un peu cela qu'il m'apprend. Comment être écrivain.

Sur un tombeau

Mongo Béti repose dans son village d'Akométam. Pour son tombeau je voulais une dalle de granit. Il y a du granit au Cameroun mais il n'est pas travaillé. Je suis allée voir les granitiers de ma Bretagne natale. J'ai découvert que ces artisans, rares détenteurs d'une tradition de travail du granit, façonnaient dans leurs ateliers des granits du monde entier et pas seulement les granits bretons, gris, bleus ou roses. Ils avaient des granits venant d'Inde, du Brésil et...du Zimbabwe. C'est dans un granit noir du Zimbabwe qu'a été taillée la pierre tombale de Mongo Béti. L'acheminement s'est effectué facilement, sauf à Douala, où les tracasseries et les prélèvements abusifs de la douane se sont signalés par leur indécence.

En épitaphe est gravé sur cette pierre le premier vers du sonnet que Stéphane Mallarmé composa en 1876 en l'honneur d'Edgar Poë. D'une part Mongo Béti aimait la poésie savante de Mallarmé, d'autre part il aimait également beaucoup Edgar Poë. Il a fait lire nombre de fois les *Histoires extraordinaires*, traduites de l'américain par Baudelaire, à ses élèves, au point que le volume, solidement relié, est fatigué, écorné d'avoir tant servi. Ce n'est que récemment que j'ai découvert qu'Edgar Poë est mort le dimanche 7 octobre 1849. Mongo Béti est mort le dimanche 7 octobre 2001. C'est ainsi que les grandes âmes se font signe dans le monde des poètes. Et nous pourrions reprendre les paroles de Baudelaire : « *Du sein d'un monde goulu, affamé de matérialités, Poë s'est élançé dans les rêves. Etouffé qu'il était par l'atmosphère américaine, il a écrit en tête d'Eurêka : J'offre ce livre à ceux qui ont mis leur foi dans les rêves comme dans les seules réalités ! Il fut donc une admirable protestation ; il la fut et il la fit à sa manière, in his own way.* »

O. B-A

Le tombeau d'Edgar Poë

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,
Le Poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poë éblouissante s'orne,

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

Société des amis de Mongo Béti (SAMBE) Association sans but lucratif
Librairie des Peuples Noirs B.P. 12405 Yaoundé Cameroun Tél. (237) 221 44 04

Fiche de cotisation 2004

Nom :

Prénom :

Profession :

Adresse :

Tél. :

E-mail :

Montant de la cotisation : 10000 F

Don :

Total :

Ou 20 dollars ou euros

Mode de règlement : _ espèces _ chèque bancaire, postal

Date :

Signature de l'adhérent :

Correspondants : Europe : O. Biyidi, 23, rue Daliphard, F – 76000 Rouen , e-mail : obiividi@easyconnect.fr

Amérique : A. Kom, Holycross, One College st, Worcester MA 01610, 2395 USA, akom@holycross.edu

L'envoi du bulletin est fait à tous les adhérents, par mail ou par poste. Ceux qui désirent recevoir les bulletins précédents peuvent en faire la demande.